

CHAPITRE UN

L'AFRIQUE ET L'ÉCRITURE

L'Afrique est le continent qui a été connu le plus tard et encore aujourd'hui celui qui figure le plus bas dans les diverses statistiques qui mesurent le progrès social et économique. C'est aussi un continent sur lequel il est aisé de généraliser, dans la mesure où notre ignorance est grande. Parmi les idées rebattues qui courent sur l'Afrique, la notion de la primauté de l'oralité est sans doute l'une de celles qui viennent aussitôt à l'esprit. N'est-ce pas oublier un peu vite la longue histoire graphique de l'Afrique ?

Comment interpréter une histoire dont les documents et les monuments surgissent au long du Nil plus de trente siècles avant J.-C. et qui aujourd'hui encore recèle des mystères excitants pour la recherche. Il faut avoir survolé le Nil, du Lac Victoria à Alexandrie, avoir vu les méandres immenses qui annoncent les cataractes et à l'intérieur desquels on a relevé les sites méroïtiques, pour se dire que beaucoup reste à découvrir et à écrire.

L'archéologie a de l'avenir : le site d'Igbo Uchkwu dans l'est du Nigeria témoigne d'une stupéfiante maîtrise de la fonte à cire perdue au premier millénaire de notre ère. Les murs du Grand Zimbabwe frappent par leur grandeur. Les palais juchés au sommet des promontoires qui commandent l'entrée de Kilwa nous obligent à récrire l'histoire de l'Afrique de l'Est, mais aussi en fait l'histoire des relations de l'Afrique avec le reste du monde.

UNE PROFUSION DE TRACES

L'Afrique est de tous les continents celui qui abrite le plus de peintures rupestres : du Tassili au Drakensberg les auvents des falaises ont hébergé des générations de peintres et d'artistes qui ont laissé sur la roche, souvent peints de manière raffinée, des témoignages graphiques de leur existence. Cette activité s'est poursuivie longtemps : Paul Ellenberger, fils de Victor, le traducteur de *Chaka* de Thomas Mofolo, a pu rencontrer vers 1930 des artistes san (les Bushmen), qui lui ont enseigné comment utiliser les couleurs et surtout comment les fabriquer à partir de pigments naturels. Ils étaient les continuateurs des artistes de Lascaux !

Une telle profusion de traces conduit à s'interroger. Écrire est-ce seulement tracer des signes alphabétiques ? Ou plutôt, pour reprendre les termes de John De Francis dans son livre *Visible Speech* (1989), ne doit-on pas opposer deux systèmes d'écriture : celui qui permet de représenter graphiquement toute sorte de pensée et celui qui permet de n'en représenter qu'une partie ?

Le système hiéroglyphique égyptien avec son mélange de pictogrammes, de signes, de rébus, permet d'écrire tout ce qui nous passe par la tête, tout comme le système idéographique chinois. Dans les systèmes non alphabétiques il existe une composante phonétique souvent niée par les locuteurs (les Chinois, par exemple, aiment à décrire leur système comme entièrement non phonétique) mais pourtant inscrite dans l'image graphique. Ces systèmes sont certes lourds à manier, mais ont d'autres avantages : par exemple la qualité plastique, le rapport à la symbolisation religieuse.

Ces systèmes non alphabétiques sont aussi des écritures. Qu'en est-il alors des systèmes de pictogrammes comme les dessins et peintures rupestres ? Pour Emmanuel Anati, ces graphismes sont des formes d'écriture, parce qu'ils reprennent un langage religieux. Ce chercheur italien, directeur des archives de l'Unesco sur l'art rupestre, a élaboré une théorie sur le sens de ces peintures à partir d'un corpus inégalé de

représentations dans son livre sur *L'Art rupestre dans le monde* (1988). Il attire à juste titre l'attention sur le fait que ces peintres de l'âge de la pierre, dont certains en particulier africains ont pratiqué leur art jusqu'à nous, organisaient en schémas leurs messages.

John De Francis oppose une théorie exclusive de l'écriture à une théorie « inclusive » : la première réserve le terme d'écriture aux systèmes qui peuvent représenter tout type de pensée, la seconde l'accorde à ceux qui peuvent représenter certains types de pensée. En somme alphabets, hiéroglyphes, idéogrammes produisent des corpus littéraires de toutes sortes, alors que les pictogrammes rupestres des chasseurs semblent rester confinés à certains types graphiques de représentations mythico-religieuses. L'Afrique rupestre est aussi l'Afrique des masques, des signes du corps, des incisions.

SYMBOLISMES GRAPHIQUES

Les symbolismes graphiques remplissent diverses fonctions : magiques, numérologiques. Certains suscitent une réponse verbale ; ils fonctionnent comme des aides-mémoire. Leur usage systématique est une forme d'écriture. Les hiéroglyphes égyptiens reprennent des répertoires symboliques utilisés en Afrique bien avant la culture pharaonique et l'inscription sur des pierres. Ce système est évidemment un système d'écriture complet capable d'enregistrer tous les types de pensées : il a servi à enregistrer une littérature vivante dans une société. Mais ces pictogrammes ont été enrichis par ce que De Francis appelle le principe du rébus, l'utilisation des dessins comme symboles phonétiques.

C'est précisément ce principe qui permet que le système pictographique fonctionne comme un type complet d'écriture : les pictogrammes seuls mènent à une impasse. La plus ancienne langue africaine écrite est donc l'égyptien auquel nous pouvons ajouter le nubien des inscriptions méroïtiques, « langue prestigieuse, la plus anciennement écrite de l'Afrique interne » (Claude Rilly, 2005).

« À côté de son usage dans un contexte religieux le méroïtique était assurément la langue de l'administration et de la vie quotidienne. La multiplicité des témoignages écrits est si importante qu'il faut supposer une bonne partie de la population alphabétisée »

Priese, in *Wildung*, 1996 : 253.

Le royaume de Kush et sa capitale Kerma était au temps dynastique (XXV^e-XV^e siècle avant J.-C.) au centre de l'ancien empire nubien et donc des relations entre l'Égypte et le Sahel. Nous pouvons lire les signes, mais nous ne pouvons encore complètement organiser le discours : l'image de la langue est trop loin d'une langue parlée aujourd'hui, mais des avancées considérables ont été effectuées ces dernières années en faisant l'hypothèse qu'une langue parlée dans la région était représentée sur ces inscriptions. La multiplicité de textes et d'inscriptions est précisément ce qui permet le passage de la lecture de la langue à sa compréhension, et à sa traduction dans le cas du méroïtique (le nubien des Égyptologues) : tout indique que nous ne sommes plus éloignés de la « masse critique » à partir de laquelle les hypothèses pourront se muer en évidences, comme l'écrit fort bien Claude Rilly qui mène cette entreprise (2005 : VIII).

Allons plus loin au risque de provoquer. Les langues tonales monosyllabiques de l'Afrique de l'Ouest seraient sans doute écrites de façon plus efficace avec des systèmes non alphabétiques, alors que les systèmes alphabétiques peinent à marquer les tons. Il est déjà difficile de noter le point d'articulation et l'ouverture des voyelles dans le système de l'alphabet : comment noter la hauteur sans écrire en portées ? La profusion de signes diacritiques, dont certains marquent l'ouverture et d'autres la hauteur ne fait qu'ajouter à la confusion. Seuls les Vietnamiens ont réussi ce tour de force dans un contexte d'unité culturelle nationale particulièrement fort. Un système graphique ne vit pas en dehors d'une société. Ainsi un système comme le système égyptien qui paraît particulièrement lourd et inefficace avait pour la société pharaonique des avantages particuliers.

En Afrique, seul l'égyptien, le berbère, le nubien (méroïtique) et le guèze ont développé des systèmes graphiques complets. Le syllabaire guèze est le seul encore en usage en Afrique aujourd'hui. Les autres langues de l'Afrique ont emprunté des alphabets aux Arabes ou aux Romains. Dans les deux derniers siècles des inventeurs de graphies ont proposé leurs créations : en particulier dans l'aire mandingue, le syllabaire vai. Ces inventions ont été produites au contact de l'islam et elles expriment la réaction innovatrice de cultures dont les répertoires symboliques sont particulièrement développés (Dalby, 1970). Syllabaires vai, graphie bamoun —, ces créations se situent toujours dans la mouvance de graphies alphabétiques importées. Elles expriment un désir original d'appropriation du système alphabétique et son adaptation aux langues de l'Afrique. Les inventeurs de graphies alphabétiques sont toujours parmi nous (Amselle, 2001). Ces systèmes sont plutôt des créations artistiques que des outils de la création littéraire. Leur projet n'est pas de rendre le verbal lisible, mais de produire une œuvre dans laquelle le verbal est une partie, mais seulement une partie, du sens. Or, dans l'alphabet, le verbal est le seul refuge du sens.

Tous ces inventeurs sont venus trop tard, ou trop tôt : ils sont des artistes, pas des écrivains et leur œuvre appartient à l'histoire de l'art. Au Cameroun, le sultan des Bamoun, Njoya, au début du XX^e siècle est une exception. Il inventa un syllabaire dans lequel de nombreux textes furent composés. La conquête française détruisit son atelier. L'arabe utilisé en Afrique depuis plus d'un millénaire est la plus ancienne langue écrite en Afrique encore en usage. Il y a aujourd'hui à Tombouctou des ateliers de copistes comme il y en avait au XV^e siècle pour recopier les manuscrits venus de l'Andalousie !

La graphie est partout en Afrique, mais les systèmes graphiques de transcription de la parole sont, eux, rares. Parmi eux, évidemment, le système égyptien mérite notre intérêt. Séparer l'Afrique noire de l'Égypte, c'est se priver de la compréhension des dynamiques anciennes de l'Afrique. Ce n'est cependant pas en faisant de l'Égypte

le centre ou le lieu d'origine des cultures de l'Afrique que l'on comblera une distance qui s'est installée. Les anciens textes égyptiens ne font pas partie du corpus des textes qui définissent aujourd'hui les littératures de l'Afrique : peu lus, jamais cités, ils appartiennent à un monde ancien qui n'est pas dans le même rapport avec l'Afrique contemporaine que celui que les textes homériques, par exemple, entretiennent avec les littératures occidentales contemporaines.

Emprunter une graphie n'est pas emprunter une langue : des adaptations sont nécessaires. L'arabe a trois voyelles, alors que les langues africaines ont en général un système vocalique plus développé (le kiswahili par exemple a cinq voyelles, beaucoup de langues ont des tons). Le peul, le haoussa ont été écrit dans cet alphabet, pour donner ce que les Arabes appellent des écritures ajami, comme le turc ou le persan ; le kiswahili sur l'océan indien a fait l'objet de la même graphisation mais ces innovations ne sont pas sans poser des problèmes, comme le note un orfèvre en la matière, Amadou Hampâté Bâ :

« On ne sait pas exactement depuis combien de temps le peul est écrit en caractères arabes... Une étude linguistique, à la manière occidentale, n'avait pas été faite au préalable afin de fixer pour chaque phonème un caractère précis, de telle sorte que l'écriture variait avec chaque région, quand ce n'était pas avec chaque marabout, chacun adoptant son propre système d'alphabétisation pour certains phonèmes. Il en résultait qu'un compositeur ou écrivain, n'ayant pas son texte bien en tête ne pouvait plus se relire au bout de six mois ! La seule exception connue est celle du Fouta Djallon qui, grâce à une longue pratique de l'écriture, arrivait à peu près à se relire, quoiqu'avec difficulté »

Bâ, 1972, p. 28-29.

Un système graphique comme l'alphabet arabe qui ne note pas les voyelles est particulièrement mal adapté à la notation de langues comprenant de nombreuses voyelles et dont la hauteur vocalique est un paramètre phonologique déterminant. L'arabe de plus ne comporte pas certains phonèmes, comme par exemple le –ng très fréquent dans les langues bantoues. Tippu Tip, le fameux marchand d'esclaves de Zanzibar écrivit son autobiographie en kiswahili mais en graphie

arabe. Le texte fut translittéré de la graphie arabe à la graphie latine par le consul allemand et publié ainsi avec une traduction. La romanisation des textes swahili a été un mouvement constant au siècle dernier : elle allait de pair avec le développement de l'éducation occidentale et des Missions. Il ne s'agissait pas de convertir les Musulmans mais de donner aux Africains non musulmans des façons d'écrire leurs langues qui n'aient pas de rapport avec l'arabe, ni avec l'Islam. Ainsi le haoussa fut-il romanisé et la nouvelle écriture appelée boko. Ce qui était une politique coloniale vers 1930 est aujourd'hui un acquis de l'histoire et les nouveaux auteurs haoussa écrivent en graphie latine. Le même phénomène s'est produit quand les missionnaires en Afrique de l'Est ont choisi le kiswahili pour évangéliser cette région et ont donc enseigné une graphie latine de cette langue. Le somali a été la dernière langue romanisée (1972) de la région dans la défunte république socialiste somalie.

La rareté de la notation des langues de l'Afrique dont on a dit qu'elles n'avaient que rarement fait l'objet d'une notation écrite « exclusive » a engendré sur elles des quantités d'idées étranges, qui ont jusqu'à aujourd'hui constitué un obstacle considérable à la connaissance de l'Afrique. Les peintres d'auvents rupestres, les chasseurs cueilleurs san parlaient des langues à clicks, ces sons dont les premiers voyageurs donnaient une bonne approximation en imitant le bruit fait pour approcher un cheval en claquant la langue sur le palais. Ces sons ont fait l'objet d'essais de notations variés dont le tableau ci-joint illustre les formes.

TABLEAU DE LA TRANSCRIPTION DES CLICKS

Hottentot Language.

PUBLICATIONS AND MANUSCRIPTS.				CLICKS.			
Nos.	TITLES.	Date.	Catal.	Dent.	Lat.	Gutt.	Pal.
1	Sir Thomas Herbert, Bart.,...	1638	28.	i s t			
2	G. Fr. Wrede, Compendium....	1664	*30.				
3	God. Guil. Leibnitii, Collect...	1717	35.	t? k?			
4	M. P. Kolbe's Travels	1719	33.	∩ (or) ∪			
5	Andrew Sparrmann, M.D.,.....	1782	23.	t'			
6	C. P. Thunberg, M.D.,.....	1789	24.	a	A	á	
7	F. Le Vaillant, Travels.....	1790	25.	Λ	V		Δ
8	John Barrow, F.R.S.,.....	1801	26.	—		∪	
9	Dr. van der Kemp, Catech.....	1805	*21.	By 6 differ. Numer.			
10	H. Lichtenstein, M.D.,.....	1808	18. 19.	t''	t'''		t'''
11	Kafir and Zulu Books, since...	1824	43.216.	c	x	q	(qc)
12	Will. J. Burchell, Travels.....	1824	20.	∩	c	cc	
13	Joh. Leon. Ebner, Travels	1829	*	—			
14	J. H. Schmelen, Manu., before	1830	10.	—	∩		∩
15	H. C. Knudsen, Spell-book....	1842	5. 6.	.	∩	∩∩	:
16	H. C. Knudsen, Luke's Gospel	1846	15.7.4.	.	∩	c	:
17	C. F. Wuras, Catech., before...	1848	21.	.	∩	c	
18	C. F. Wuras, Grammar.....	1850	16.	f	y	q	v
19	H. P. S. Schreuder, Zulu Gr...	1850	178.	∫	∫	∫	
20	R. Lepsius, Manuscript.....	1853		10	1x	1x	10
21	Rich. Lepsius, Stand. Alphab...	1854				!	
22	F. H. Vollmer, Spelling-book..	1854	8. 12.	v	q	f	x
23	Rhenish Mission Conference...	1856				+	≠
24	Henry Tindall, Grammar, &c.	1856	2. 3.	c	x	q	v
25	Wm. H. I. Bleek, Rese., &c....	1857	215.36.	c	x	q	o
26	C. F. Wuras, Manuscript.....	1857	16.21.d	Λ	π		∩
27	Manuscript Notes.....		6.	ts	kl	gkt	kt
28	J. W. Gibbs, Remarks, &c.....	1852	174.	□	[]	≡	

Extrait de W.H.I. Bleek, *The Library of his Excellency Sir George Grey*,
Philology, Vol 1, Part 1 South Africa, p. 6. paru en 1858.